

PATRICK BOURRET

« NOUS SOMMES  
EN GUERRE ! »

*Il a dit...*

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042531782

Dépôt légal : juin 2026

*Merci à Aude, Brigitte, Florence, Maud, Stéphane.*

Nous vivons un concentré de ce qu'est « La Condition humaine »  
qui navigue entre un humanisme d'une folle beauté et des relents  
putrides du chacun pour soi.

Voici quelques extraits du journal d'un soldat-médecin qui écrit à sa femme.

#### **J 4 : Des nouvelles du front**

Je n'ai pas pu t'écrire ces trois derniers jours, trop occupé à courir et éviter les balles invisibles. Ce jour se passe mieux. Les bombardements ont cessé provisoirement. Je n'ai utilisé que deux masques, ce qui m'a permis d'en cacher un sous ma paillasse. Il me servira lorsque les hostilités reprendront.

C'était festin, aujourd'hui. Ma gamelle regorgeait de confiné de canard. Ils ont de l'humour, dans l'armée...

Je commence à sentir mauvais. Tu sais, ici, il n'y a pas trop de douches et ceux qui s'y rendent ne reviennent jamais.

Il me reste des cigarettes, ne m'en envoie pas.

Et toi, comment vas-tu ? Et le petit ou la petite ? Je ne sais plus, je suis fatigué. Puisque nous n'avons plus de gel, j'utilise de l'alcool qui ne me sert pas uniquement pour les mains.

Le moral est bas. Je ne me souviens plus de leurs prénoms. Si c'est Emmanuel, Philippe ou Agnès, fais-les sortir sans masques, sans gants, et demande-leur d'aller embrasser un SDF fébrile et expectorant. On en refera d'autres.

Voilà, le couvre-feu va se mettre en place. Je t'embrasse. Au sens littéral. Un baiser d'amour avec un masque n'a strictement aucun intérêt. À demain, peut-être.

#### **J 5**

Tout est calme aujourd'hui, même si quelques pigeons recommencent à tourner au-dessus de nos têtes.

Les soldats sont tendus, il se dit qu'une nouvelle attaque se prépare la semaine prochaine. Nous sommes sur le pied de guerre et ça sent mauvais : nous n'avons pas le droit de laver nos chaussettes, il faut garder le savon.

Nous tuons le temps en jouant aux cartes que l'on espère vitales.

Tu vas être fière de moi : j'ai fait prisonnier un positif. Le chef VARAN m'a ordonné de l'isoler dans une tranchée confinée, sans traitement, sans nourriture, avec une quantité d'eau seulement nécessaire.

Il s'appelle Ousman Diabate.

Et toi, ça va ? Tu dois apercevoir les bobos jardiner, se préparer du pain au quinoa et s'exercer à faire la classe à leurs chères petites têtes blondes, pendant que les masses laborieuses continuent à bosser sans filet, et les pauvres se confiner avec leurs sales mioches dans des petits appartements sans balcons.

Je t'embrasse, embrasse les petits, sauf s'ils s'appellent.....

J'espère que tu recevras ce message. Les copains me disent que certains n'arrivent jamais.

À demain, peut-être.

## **J 6**

Aujourd'hui, c'est repos. Je ne sais quoi faire tant l'activité était intense jusque-là. Ne t'inquiète pas, « je n'irai pas aux putes ». Elles mettent les capotes sur le visage de peur d'être contaminées. Rien d'excitant. Je les plains. Moins de fric qui rentre pour elles non plus.

Je partirai probablement me bourrer la gueule avec un ami sergent-réanimateur qui ne dort plus à force d'endormir les autres. Nous avons décidé de demander un mouchoir en papier à chaque soldat pour les donner aux infirmières et aux aides-soignantes qui pleurent de fatigue et de rage.

Tout se délite.

Les brancardiers prennent et ont les sens interdits. Ils n'hésitent plus à foutre en l'air les malades pour pouvoir dormir un peu sur leurs brancards, toutes les respirations deviennent artificielles, les blouses blanches sont rouges de colère.

Il se dit que là-haut, ils auraient pu éviter tout ça. Mais qu'ils sachent que lorsque l'armistice aura été signé, ils ne nous éviteront pas.

Debout, solidaires, nous n'hésiterons pas à leur cracher à la gueule. Le virus ne sera plus là, nous ne sommes pas aussi inhumains qu'eux, mais notre salive les salira.

Tu vois, nous résistons, nous résisterons, nous nous reverrons, nous reverrons nos amis, nous rirons encore.

Ne t'inquiète pas, tout cela va finir.  
Prends soin de toi,  
À demain.

## **J 7**

Ce matin. Un homme jeune et splendide est allongé sur un lit. Il attend qu'on l'intube pour le placer sous respiration artificielle. Il a un sourire éclatant, magnifique, « contagieux ». Sa voix est limpide, aussi claire que l'intérieur de son corps est pourri.

— Vous souriez ?

— Tout est positif dans ma vie, HIV, Syphilis, Hépatite B, et maintenant Covid. Comment ne pas être heureux ?

Je souris, il éclate en sanglots.

— Si vous voyez ma mère, pouvez-vous lui dire que je lui en veux pas ? Elle m'a foutu dehors il y a longtemps.

Silence. Long.

— Docteur ?

— Oui ?

— Vous ne trouvez pas qu'il a l'air con, Zorro, avec son masque autour des yeux, alors que vous...

— Si.

Il retrouve son magnifique sourire.

Mon ami réanimateur m'a pris par le bras, nous n'avons plus peur de nous toucher, et nous sommes allés boire un café. Plus exactement, nous avons récupéré deux tasses d'expresso que j'ai apportées à Ousman pendant que mon ami détournait l'attention de la police d'État, celle qui aura aussi à répondre, après.

La peau noire d'Ousman commence à pâlir. Je suis mal à l'aise. Il le comprend.

— Je ne t'en veux pas de m'avoir fait prisonnier.

— C'était pour que tu ne contamines pas tes amis. Je ne savais pas qu'on te confinerait dans cette tranchée.

— Tes chefs te disent qu'il faut choisir entre les gens, c'est ça ?

— C'est ça.

Aujourd'hui, mes mains sont propres et mon foie totalement aseptisé.

Je ne te dis pas à demain. Je n'enverrai pas cette lettre. J'ai peur de t'éclabousser.

## **J 8**

J'espère que tu tiens le coup. Tu ne m'as pas écrit hier. Je comprends que tu dois être harassé. C'est terrible la guerre. Pour ceux et celles qui sont sur le front et pour ceux et celles qui attendent.

Maud et Lucien, je te rappelle leurs prénoms... vont bien, mais commencent à languir de leur papa. Ils sont adorables.

Moi, je regarde la télévision, je sais que tu n'aimes pas ça, mais comment faire autrement ? J'ai entendu que du matériel vous sera bientôt livré. Je sais que vous manquez de munitions. Ils ont parlé de masques ou de casques, je ne sais plus. Ils ont montré les hôpitaux militaires qui se construisaient un peu partout.

Tu sais, il m'arrive d'espérer que tu sois blessé et que tu reviennes à la maison. Même isolé dans une chambre, tu serais là, à côté. C'est égoïste.

C'est vrai.

Tu m'as parlé d'un nouvel ami, sergent-réanimateur, je crois. Tu as l'air de bien l'aimer, j'en suis heureuse. Tu côtoies beaucoup de gens, des soldats, des prisonniers, mais j'imagine que tu dois avoir besoin de te retrouver seul ou avec lui pour parler et boire un coup.

Ne bois pas trop.

Nul ne sait quand cette guerre va finir. Tu dis que nous nous reverrons. Que tout cela ne t'ait pas trop changé.

Je t'embrasse. Pas forcément au sens littéral.

Écris-moi.

## **J 9**

Je t'ai écrit hier, mais je n'ai pas envoyé la lettre. Je la joins. Tu m'as dit que tu ne voulais pas être épargnée.

Pardon.

La journée avait bien débuté. Nous avons pu libérer bon nombre de prisonniers qui ont pu rentrer chez eux, mais très vite, les cellules se sont de nouveau remplies.

Nous avons appris la mort de quatre soldats, un homme et une femme, médecins, un homme et une femme, infirmiers. Nous tendons enfin vers l'égalité.....

Ils sont tombés aux champs d'horreur qu'ont cultivés tous les décideurs d'en haut, calfeutrés plus que confinés dans leurs bunkers dont les effluves de cuisine fine et de vins Grands Crus classés, eux qui sont blattes, ne nous parviennent pas.

L'homme jeune et beau est mort. J'ai demandé aux embau-meurs de lui façonner un visage avec un sourire.

Sa mère est venue, gantée et masquée. Les flics ne l'ont pas laissée entrer. Ils connaissaient l'histoire, je ne sais comment, et lui ont dit : « Cela fait des années que vous ne le voyiez plus, c'est pas aujourd'hui que vous allez nous emmerder ».

Stupides. Je n'ai pas eu le courage de leur dire ce qu'était le deuil.

Les flics.

Avec Jean, mon ami sergent-réanimateur, nous avons pu en soudoyer un contre deux paires de gants et deux masques. Il a accepté de libérer Ousman en le faisant passer par une tranchée dérobée.

Nous avons dit à Ousman qu'il pouvait rentrer chez lui, s'isoler strictement et ne pas voir ses amis.

Il a dit oui. Je lui fais confiance, et tant pis si je me trompe.

Tu vois, je ne t'épargne plus.

À demain.

## **J 10**

Ce matin, je suis parti en ville visiter les confinés, seul dans ma voiture et dans les rues. À peine quelques ambulances et voitures de police me donnaient des gens à voir.

Vitres ouvertes, cigarette au bec, Pink Floyd à fond, je retrouvais mon adolescence.

Sans l'insouciance.

J'ai quitté Jean qui devait rester au camp toutes les heures.  
Nous ne disons plus : journées.

- T'as de la chance, il m'a dit.
- Toi non, je lui ai dit.

Sa bouche a dû sourire. Je ne la voyais pas sous son masque, mais ses yeux parlaient. Des yeux d'un bleu Majorelle, aussi étranges qu'intenses. Leur blanc que j'observais lors de notre rencontre était maintenant parcouru de petits vaisseaux qui circulaient autour de ses iris. Orangés le matin, rouge-vermillon le soir.

Il va encore intuber, ex-tuber, endormir, réveiller, caresser harassé, cloquer, cloper, sourire, médire, enfoncer, défoncer, transfuser, infuser, faire boire, faire croire, faire pisser, faire glisser, déshabiller, rhabiller, rire et pleurer.

J'ai donc vu des gens chez eux, comme au temps où j'étais médecin de campagne. J'ai retrouvé cette atmosphère qui dépassait largement le cadre de la médecine et ses aspects techniques, même si le contexte actuel était le sujet de discussion premier.

Mais très vite, place à la vie, ses joies, ses peines, la famille, le sport, la pêche, les vacances que l'on prendrait un jour.....

J'ai bu du bon café, j'ai mangé de bons gâteaux. J'ai passé ma journée ainsi.

Chaque trajet entre les visites était un voyage. L'air était redevenu pur. Je humais une délicieuse odeur transparente depuis que les usines ont fermé.

Seuls les piaillements de quelques étourneaux brisaient le silence lorsque j'arrêtais le moteur de la voiture et la musique.

Je me suis surpris à sourire. Je me suis surpris à me dire que la vie était belle.

Je suis reparti au camp, presque revigoré.

J'ai descendu puis remonté deux tranchées, puis suis entré dans notre cantonnement.

Jean était mort. Infarctus massif.

Je ne t'écrirai pas demain.